

Doc sur et autour de *La saison de l'ombre*, de Léonora Miano (2013)

« [Ceux qui restent. La Saison de l'ombre, de Léonora Miano](#) », Catherine Simon, *Le Monde*, 26 septembre 2013

Dans *La Saison de l'ombre*, la romancière porte la voix des Africains anonymes à qui l'esclavage a arraché des proches.

Comment imaginer le choc radical qu'a représenté, dans un village d'Afrique de l'Ouest du XVII^e siècle, le début de la traite transatlantique ? Comment se souvient-on de cet arrachement ? Par la littérature, répond l'étonnante Léonora Miano, femme noire, camerounaise (elle est née à Douala), française (elle vit à Paris) et, surtout, formidable écrivain, à la prose grave et lumineuse. Mais attention, prévient-elle, lors d'un entretien téléphonique avec "Le Monde des livres" : "*Les romans parlent d'abord de ceux qui les écrivent...*"

La Saison de l'ombre, son septième roman, commence après l'attaque et l'incendie des habitations des Mulongo, un clan imaginaire, qui vit à l'intérieur des terres. Douze hommes ont disparu lors de cette agression éclair, totalement incompréhensible. Comment se figurer les bateaux négriers quand on n'a jamais vu la mer ni affronté l'impensable arrogance des "étrangers aux pieds de poule", ces Européens dépêchés sur les côtes africaines pour bourrer les voiliers de bétail humain ? Le premier réflexe du conseil des (vieux) notables est de placer en quarantaine les femmes, "*dont les fils n'ont pas été retrouvés*" : comme si elles y étaient pour quelque chose...

Contre cet aveuglement, ils sont pourtant plusieurs à se dresser : tandis que le jeune chef, Mukano, bravant l'avis des anciens, part à la recherche des disparus, la silencieuse Eyabe prend la route, elle aussi, violant la coutume ; elle marche, seule, jusqu'à l'océan – où elle découvrira le fin mot des razzias négrières. Restée au village, la vieille Ebeise, accoucheuse en titre, observatrice hors de pair, est la troisième grande voix du récit.

Après *Les Aubes écarlates* (Plon, 2009), qui évoquait déjà les "disparus" de la traite, *La Saison de l'ombre* donne le premier rôle au petit peuple des broussards, "*ceux dont on ne dit jamais rien*", comme les a désignés l'auteur, en 2011, dans un discours prononcé au Brésil, publié dans *Habiter la frontière* (L'Arche, 2012). "*Lorsqu'on parle de ce qu'a été le trafic négrier pour l'Afrique, soulignait alors Léonora Miano, on oublie ces millions d'anonymes à qui quelqu'un a été arraché. Les mères. Les promesses. Les fiancés. Les frères (...). Tout est devenu tellement abstrait qu'on ne semble plus se souvenir que c'est sur des êtres humains que cette horreur a fondu.*" Également effacés : ceux qui, sur place, ont résisté – mais se voient "*passés sous silence parce qu'ils ont perdu la bataille*" ou peut-être, ajoutait la romancière, parce que les reconnaître contredirait la "*présentation fallacieuse*" de l'Histoire, qui veut que les Africains (en général) aient vendu leurs frères aux étrangers. De tous ces "invisibles", l'humanité est ici restituée.

SALAUDS, HÉROS ET TÉMOINS SILENCIEUX

Qu'il y ait eu collaboration de certains autochtones, roitelets ou chefs de clan, Léonora Miano ne le nie pas : *La Saison de l'ombre* met en scène "indignés" et "collabos" – comme on ne disait pas à l'époque – en montrant, c'est là sa force, la façon dont un système fabrique, à l'échelle d'un village et d'un bout de côte africaine, sa propre hiérarchie de salauds, de héros, de témoins silencieux : un monde où se côtoient ceux qui ont "*combattu l'oppression*" et ceux qui ont "*su lui survivre*".

Les Bwélé et les Côtiers, tribus félonnes de *La Saison de l'ombre*, fournissent en captifs les marins négriers, en échange de fusils, de bijoux ou d'étoffes : ils sont décrits sans complaisance. Ce sujet, toujours délicat, a été abordé, rappelle Léonora Miano, dans [Les Murailles de terre](#) (Robert Laffont, 1984), premier des deux tomes de *Ségou*, roman pionnier de Maryse Condé. Plus récemment, [Humus](#) de Fabienne Kanor (Gallimard, 2006), [Esclaves](#), de Kangni Alem (JC Lattès, 2009), ont creusé le sillon.

Il n'empêche : la traite transatlantique est "*un motif, mais pas un sujet*" pour la plupart des écrivains subsahariens, constate Léonora Miano. Un rapport bien peu littéraire, intitulé *La Mémoire de la capture*, rédigé en 1997 après une mission au Bénin pour le compte de l'Unesco et de la Société africaine de culture, est à l'origine, en partie, de *La Saison de l'ombre*, indique la romancière, lectrice éclectique, que les non-dits des sociétés ont toujours intriguée.

En France depuis 1991, l'auteur de *Contours du jour qui vient* (Prix Goncourt des lycéens, Plon, 2006), signe, avec *La Saison de l'ombre*, un texte splendide et puissant. Qui parle de l'Afrique mais qui, surtout, s'adresse à elle. Les ancêtres ne sont "*pas hors de soi, mais en soi*" : ils résident "*là où se trouve leur descendance*", dit un personnage, à la fin du roman. Léonora Miano ne cache pas sa fascination pour la grande communauté bantoue – "*un fantasme*", s'amuse-t-elle. Quelle que soit leur origine, les humains doivent connaître les chemins d'où ils viennent, y



La romancière Léonora Miano. DAVID BALICKI

compris les moins glorieux, répète, de livre en livre, l'intrépide écrivain. Sa voix, l'une des plus fortes de sa génération, devrait résonner de Paris à Douala – et voyager bien au-delà.

La Saison de l'ombre, de Léonora Miano, Grasset, 240 p., 17 €.

« [Portrait : Léonora Miano, lettre indomptable](#) », Cécile Daumas, *Libération*, 6 décembre 2016

L'écrivaine d'origine camerounaise refuse les compromissions et la posture victimaire tout en défendant une identité ouverte, transfrontalière.

Dans le petit milieu littéraire, on se chuchote encore la scène comme une délicieuse transgression. Novembre 2013 : Léonora Miano reçoit le prix Femina pour son septième roman, *La Saison de l'ombre*. Comme un symbole, ce récit inversé sur l'esclavage – vu du côté des arrachés à leurs familles – est récompensé alors qu'une ministre de la Justice vient d'être comparée à une guenon par une gamine de 12 ans. A l'hôtel Meurice, la lauréate comble le silence assourdissant laissé par François Hollande. « **Mon livre peut prendre une résonance particulière, déclare-t-elle. Ce n'est pas seulement Christiane Taubira qui est insultée, mais toutes les personnes noires qui sont animalisées. J'aurais aimé une réaction du chef de l'État.** » Toute à sa prise de position, la jeune écrivaine en oublie presque que le Femina est aussi un prix de dames respectables, relais influents de l'édition. Ce jour-là, Benoîte Groult, 93 ans, annonce sa démission du jury. « **Leonora n'a pas même pas fait semblant de leur parler !** » s'amuse encore un témoin de la scène.

Dans cet hôtel de Saint-Germain-des-Prés, elle le reconnaît elle-même. « **Je me sens marginale dans tous les endroits que je fréquente. Décalée. Je parle avec un accent différent, des mots différents.** » Cheveux ramassés par des dreads, rouge à lèvres saisissant, sa façon d'être ne s'embarrasse d'aucune compromission. Un matin de septembre, les auditeurs de France Inter ont découvert sa rhétorique implacable. Invitée de la matinale pour son dernier roman, *Crépuscule du tourment*, elle balaie d'un revers de manche les gauloiseries du candidat Sarkozy. Aujourd'hui, ce serait le « récit national » du candidat Fillon. « **Être français, c'est vouloir participer au projet France, ce qu'on va en faire, Gaulois ou pas.** » Débit régulier porté par les basses d'une voix de chanteuse – ce qu'elle aurait voulu être –, elle défend sans énervement, avec l'aplomb de la réflexion, les fondements d'une identité multiple et d'un espace géographique ouvert. **Mon identité, affirme-t-elle ce matin-là, je la dis "frontalière", je me tiens là où les mondes se rencontrent.** »

Dans son monde fictionnel, les espaces sont sans définition. L'Europe s'appelle Nord, l'Afrique le Continent, comme au centre du monde. Surtout ne pas se laisser enfermer, ni comme écrivaine d'origine camerounaise ni comme militante de la cause noire. « **Aucune nation ne correspond à mon identité profonde, dit-elle. Il me faudrait plein de passeports.** » Jamais, elle ne se demande de quel pays elle vient. Les autres, tout le temps. Tout juste auréolé du Goncourt des lycéens, Gaël Faye, auteur de *Petit Pays*, sensation de la rentrée, se reconnaît dans cet univers délivré de tout orgueil national. « **Elle est un des fers de lance de cette littérature qui se fiche des frontières, qui englobe tout.** » Leurs livres sont des pieds de nez à cette République angoissée par ses origines, qui s'épuise à vouloir classer les individus selon leur sexe, leur religion ou leur couleur de peau. « **Léonora Miano est perçue comme une écrivaine femme africaine francophone**, remarque Olivier Nora, son éditeur, PDG des éditions Grasset. **Mais elle refuse cette assignation à résidence communautaire : son travail romanesque mêle des expériences subsahariennes, caribéennes, afro-américaines et afro-européennes. C'est précisément le feuilletage identitaire qui la passionne.** »

Ses livres relatent ces zones d'inconfort. « **Dans ma famille, on ne recevait pas d'explications, on subissait. Très tôt, en écrivant, j'ai compris que je pouvais "dire" sans être interrompue.** » Esclavage intra-africain, homosexualité féminine, violence entre les sexes, son œuvre est à la fois impudique et introspective, sans fard. « **Elle est sans compromis avec le lecteur**, remarque Manuel Carcassonne, son premier éditeur chez Grasset, aujourd'hui directeur des éditions Stock. **Elle a une sorte d'âpreté, d'intégrité et aussi d'orgueil qu'elle met au service de sa littérature.** » Dans l'histoire coloniale, ce n'est ni la prédation ni la domination qui lui importe. « **La plupart du temps, la domination est le produit d'une coproduction**, estime-t-elle. **Une part de nous s'est rendue, c'est cette reddition qui m'intéresse.** » Quitte à se faire des ennemis, elle ne supporte ni la posture victimaire ni la culture de l'excuse. Dans la logique d'un Baldwin – auteur qu'elle vénère – qui dénonçait le racisme en Amérique tout en disant « *I love America* », elle ne sous-estime pas la part française de l'Afrique, même dans ses pires heures. « **Je n'ai jamais rejeté la France. Les colonisés ne la rejettent pas d'ailleurs. Les colonisés n'aiment pas la domination.** »

Enfant, elle se souvient qu'elle écoutait dans la voiture de sa mère Police ou les Moody Blues. « **J'ai toujours vécu dans cette hybridité culturelle.** » Douala, jusqu'à l'âge de 18 ans. Sa famille appartient à la bourgeoisie



Léonora Miano, le 10 octobre 2016.
Photo Mathieu Zazzo

respectée de la ville, dans un lien entretenu avec la France. Son grand-père est administrateur des colonies. « **Il s'est trompé**, dit-elle simplement, **ce n'est plus important. A son enterrement, la ville l'a accompagné jusqu'à sa dernière demeure.** » Son père, après des études à Paris, est pharmacien. Sa mère, professeure d'anglais. Oublieux de lui-même, le père déroule à table de grandes conversations philosophico-politiques. « **On ne parlait pas de soi. Dans toutes les familles bourgeoises, il y a des non-dits. Dans le fond, ce sont les mêmes humains. Les codes sociaux et la culture sont différents mais les silences sont les mêmes. Mon obsession est de les briser.** » Aujourd'hui, elle ne « retourne » pas au Cameroun, « **elle y va** ». A 18 ans, ses parents l'obligent à poursuivre ses études en France. « **Le jour du départ, je portais une jupe-culotte jaune moutarde. J'ai eu un pressentiment puissant. Jamais, je ne reviendrai au Cameroun.** » Un arrachement qu'elle paie durement. A 21 ans, enceinte d'un garçon dont elle est éprise, elle se retrouve sans domicile ni papiers. « **J'ai mis dix ans à sauver ma peau et celle de ma fille. C'est la seule période de ma vie où je n'ai pas écrit.** »

Après l'euphorie médiatique du Femina, elle quitte Paris. On la suivait dans le métro, on voulait faire d'elle le porte-parole des « Afros descendants ». Elle choisit de s'installer à Tours dont la retenue lui convient. Elle vit de ses livres, dit que sa vie amoureuse est un « **fiasco** ». De la France, elle aime les pâtisseries et le comté, en a pris aussi la nationalité pour sécuriser l'existence de sa fille. Elle vote ici, à gauche par tempérament mais ignore encore pour qui elle penchera en 2017. « **Je ne me sens représentée par personne.** » Parfois, elle s'imagine vivre dans un pays africain. Elle travaille sur le temps long, « **ne cherche pas le quart d'heure warholien** », dit Olivier Nora. Quand elle ne se consacre pas à ses livres, elle s'ennuie presque. « **Je pense à ce que je vais écrire.** »

1973 : Naissance à Douala (Cameroun).

1995 : Naissance de sa fille.

2013 : Prix Femina pour *La Saison de l'ombre* (Grasset).

2016 : *Crépuscule du tourment* (Grasset).

ENTRETIENS avec Léonora Miano

« [Entretien avec Léonora Miano](#) », Hubert Marlin Jr, *Flashmag*, 16 octobre 2013

L'invitée de la page littéraire de *Flashmag* ce mois-ci est une auteure dont le cheval de bataille est l'expérience subsaharienne et afro descendante. A travers des personnages dont elle souhaite faire saillir l'individualité, elle interroge l'impact de la grande histoire sur la petite. Pour elle, il est primordial de s'intéresser à l'intimité des populations souvent envisagées de l'extérieur, perçues essentiellement par le biais du phénotype ou du mouvement. Auteure de 7 romans, 1 texte théâtral, 1 recueil de conférences et 2 recueils de textes courts, elle est la lauréate de plusieurs prix littéraires dont le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire, en 2012 (pour l'ensemble de son œuvre), Le Trophée des arts afro-caribéens pour *Les aubes écarlates* : (catégorie roman) en 2010, le Prix Goncourt des lycéens en 2006 pour *Contours du jour qui vient*, le Prix Seligmann contre le racisme 2012 pour *Écrits pour la parole, et bien d'autres*.

Léonora Miano dont le roman *La saison de l'ombre* vient de paraître aux Éditions Grasset, est notre invitée. Dans les lignes qui suivent elle nous en dit un peu plus sur sa personne et son œuvre.

Flashmag : Salut Leonora, nous sommes ravis de vous avoir comme invitée de notre rubrique littéraire. Le temps de cet entretien notre tribune est la vôtre. Pour entrer dans le vif du sujet, notre propos introductif ayant déjà donné un bref aperçu de qui vous êtes, nous aimerions savoir pourquoi Leonora choisit d'embrasser l'écriture. Quel est le catalyseur de votre entrée dans le monde des lettres ?

Léonora Miano : Le choix de l'écriture et l'entrée dans le monde des Lettres sont deux choses très différentes. Je n'ai pas choisi l'écriture, je l'ai trouvée. Dans mes jeunes années, elle me servait surtout à exprimer des choses difficiles à partager avec d'autres, à me sentir libre et apaisée. J'ai écrit longtemps sans penser en faire un métier, même si cette activité revêtait un caractère important à mes yeux. Je ne me suis envisagée comme écrivain – une personne dont les écrits sont publiés – qu'une fois devenue adulte. C'est à la musique que je me destinais principalement, et il m'est apparu que ces deux disciplines étaient soterrainement liées. Il n'y avait donc pas de choix à faire, chacune me permettant d'explorer des aspects différents de ma propre expérience. Je ne saurais dire quel fut le catalyseur de mon entrée dans le monde des Lettres, comme vous dites. C'est venu naturellement, lorsque j'ai commencé à



travailler sur des questions qui dépassaient ma petite personne. De toute façon, c'est dans l'échange avec l'autre que notre création prend de la valeur. Elle ne peut avoir de sens si elle n'est pas livrée au public.

Flashmag : Née au Cameroun vous arrivez en France en 1991 pour continuer vos études, quelle influence cette émigration a-t-elle eu sur vos choix d'écriture?

Léonora Miano : Aucun. On ne peut pas dire que le fait d'avoir quitté mon pays ait influé sur mes choix. Ils ont tout simplement été influencés par mon vécu et des thématiques qui m'habitaient depuis le Cameroun ont continué à alimenter mes travaux. Je me passionne pour les expériences subsahariennes et afro descendantes depuis l'adolescence.

Flashmag : La thématique du drame de l'africain face à l'occident est très récurrente dans votre œuvre, notamment avec l'esclavage. Pensez-vous que jusque-là l'histoire énoncée sur ce phénomène ne soit pas assez correcte?

Léonora Miano : Je n'écris pas sur l'esclavage, mais sur la Traite transatlantique. Ce sont deux sujets différents, bien que liés. L'esclavage colonial ne fait pas partie de la mémoire subsaharienne, la Traite en fait partie. Si c'est d'elle que vous parlez, elle n'est le sujet que de deux textes sur douze dans ma production, et apparaît comme motifs dans les autres. Il me semble primordial que des Subsahariens énoncent une parole sur cette question qui les concerne au premier chef. Nous ne sommes pas nombreux à le faire. C'est pourtant cette histoire particulière qui a fait de nous des Africains et des Noirs, puisque nos ancêtres ne se définissaient pas ainsi. Il me semble illusoire de prétendre à la connaissance de soi, lorsque l'on fait le choix de minorer 500 ans de sa propre mémoire. 500 ans, c'est la moitié d'un millénaire.

Je ne me pose pas la question de savoir si l'histoire de la Traite, telle que couramment véhiculée, est ou non correcte. Ce qui me préoccupe bien davantage, c'est ce que les Subsahariens auraient à dire de la manière dont les événements se sont déroulés chez eux, et comment ils les ont vécus. Les autres parlent et disent ce qu'ils croient devoir dire. L'Afrique subsaharienne tarde à faire entendre sa voix, à réhabiliter ses résistances et donner du sens à cette histoire complexe qui l'a totalement bouleversée. C'est sa parole que j'attends à présent.

Flashmag : L'esclavage pour nous c'est un tout y compris le commerce des esclaves qu'on ne saurait dissocier. S'agissant de votre plus récent ouvrage, *La saison de l'ombre*, vous semblez pointer un doigt accusateur sur les peuples de la côte subsaharienne pour avoir contribué activement à l'esclavage. Ne pensez-vous pas que l'histoire a assez meurtri le peuple noir pour l'accuser lui-même de sa propre misère ? En outre ne pensez-vous pas que ceux qui furent déportés aux Amériques et ceux qui restèrent dans le continent mère, ont subi le même marasme surtout lorsque que connaît les horreurs des travaux forcés au Cameroun (chemin de fer, plantation d'hévéas) ou au Congo plantation du Roi Belge Léopold, où plusieurs africains périrent comme forçats ?

Léonora Miano : Je crois que vous n'avez pas lu *La saison de l'ombre*, puisque vous me parlez d'esclavage. Il n'en est pas question dans cet ouvrage qui évoque le sujet de la Traite transatlantique, telle que vécue par des Subsahariens de l'intérieur. Le roman célèbre avant tout les résistances subsahariennes les plus fragiles, et met à l'honneur les arts de vivre et les spiritualités des espaces bantous d'Afrique centrale. Puis-je vous inviter à vous le procurer...

Je suis moi-même originaire de la côte du Cameroun. Je peux vous assurer qu'il n'y a pas de question à se poser sur la participation de certains notables au trafic humain transatlantique. Les historiens camerounais de la période actuelle effectuent un travail visant à connaître les routes de Traite et les villages producteurs de captifs, dans ce qui devait devenir le Cameroun. Le déni en la matière ne sera d'aucun secours. Ce qu'il faut, c'est entrer dans la complexité de la chose et l'analyser avec une grille de lecture plus humaine que raciale. La grille de lecture raciale est celle des négriers. Veuillez m'excuser de ne pas la faire mienne, lorsque j'écris selon le point de vue de personnes qui ne s'envisageaient ni comme Africaines, ni comme Noires. Pour les anciens subsahariens, il n'y avait pas de peuple noir, ni de fraternité raciale, la notion de race ne faisant pas partie de leurs conceptions.

Je ne vois pas en quoi j'accuse le peuple noir d'être responsable de sa propre misère. Les notables qui ont décidé de fournir des captifs aux négriers ne constituaient pas la majorité des populations subsahariennes de l'époque. Ils n'ont agi que pour leur propre compte, et les peuples subsahariens n'ont pas profité du trafic transatlantique quand les populations européennes en ont bel et bien bénéficié. Certains de ces notables subsahariens étaient, à l'image de quelques dirigeants subsahariens actuels, des êtres cupides et tristement futiles.

Les Subsahariens d'hier et d'aujourd'hui sont des êtres humains comme les autres. Du moins, ai-je la faiblesse de le croire... Or, il arrive, et sous tous les cieus, que les êtres humains commettent des crimes. Pourquoi nous exclure nous-mêmes de l'humanité en prétendant le contraire ? Je n'ai jamais rencontré de Caucasiens qui aient honte d'être eux-mêmes sous prétexte qu'Hitler et Staline étaient des monstres caucasiens. Il est impératif de travailler sur cette conscience dégradée de nous-mêmes qui nous fait rougir de honte dès qu'on nous annonce que des Noirs ont mal agi. J'avoue n'avoir absolument aucun complexe, ce qui me permet de ne baisser les yeux devant aucune vérité.

Vous comparez la violence coloniale à celle de l'esclavage colonial. Je vous laisse la responsabilité d'un tel raccourci, et l'incompréhension qu'il démontre, quant à la réalité de la condition des Afro descendants issus de la Traite. Je ne vais pas vous donner une conférence ici sur la rupture ontologique qu'a constituée, pour les Afro descendants, la perte du sol originel et de tout ce qui était lié à ce territoire. Avant de parler de peuple noir, peut-être faudrait-il lire l'histoire des uns et des autres avec davantage de rigueur et de respect.

Flashmag : Il y a bien des juifs et des noirs qui ont collaboré avec le régime Nazi, cela n'exonère en rien les instigateurs de ces affres. En outre il y avait bel et bien un code de coloniale de l'indigénat assimilable au code noir esclavagiste, plusieurs populations à l'intérieur de leur pays furent déportées au Cameroun, c'est le cas des ressortissants des ethnies, Bassa'a et Eton, qui se sont retrouvées au sud-ouest pour travailler par force dans les plantations des colons, ces histoires aussi doivent être dites. Tout comme le génocide perpétré par l'armée française, lors de la guerre d'indépendance dans votre pays le Cameroun. Il y a en effet une zone d'ombre compacte en Afrique entre le début de l'esclavage et les indépendances que vous avez essayé d'éclairer. Tant mieux. Je vous invite à lire le livre *Les Fantômes du roi Léopold : la terreur coloniale dans l'État du Congo, 1884-1908* d'Adam Hochschild.

S'il fallait catégoriser votre style, de quelle école vous réclameriez vous : classique réaliste impressionniste ?

Léonora Miano : Je ne me réclame d'aucune école. Ce qui m'intéresse, c'est de produire une esthétique personnelle.

Flashmag : **Vous êtes une écrivaine d'origine subsaharienne. Que pensez-vous de la place de l'auteur afro francophone dans le concert des lettres aujourd'hui ? Certains estiment qu'il reste confiné à un domaine de par sa sempiternelle thématique ancestrale. Même si le passé est un gage pour le futur on en voit très peu qui s'engagent dans la problématique actuelle d'un peuple noir qui est en train de s'assimiler à l'occident et au néo esclavagisme pourquoi selon vous ? Cela serait-il lié au refus de poser les questions qui gênent puisque la littérature africaine reste pour la plus part éditée par des maisons de publication occidentales ?**

Léonora Miano : De qui parlez-vous en évoquant la « sempiternelle thématique ancestrale » ? Il me semble, au contraire, que les auteurs subsahariens sont très peu nombreux à travailler sur l'histoire ancienne de leur continent. Je veux parler de l'histoire précoloniale, celle de l'Afrique impériale, par exemple. Où apparaît-elle dans les romans des auteurs subsahariens ? Si nous citons dix auteurs contemporains, nous verrions que leurs thématiques n'ont rien à voir avec le passé, les ancêtres, etc. Cela demande d'effectuer des recherches, et ce n'est pas une tendance lourde chez les écrivains subsahariens francophones. Lorsqu'ils acceptent d'en faire, il leur est plus aisé de travailler sur les USA où l'expérience noire est bien documentée.

Or, pour moi, la première mission de l'écrivain subsaharien, qu'il soit francophone ou pas, est de placer la figure subsaharienne au centre de son écriture. Il doit la montrer dans ses dimensions les plus complexes, les plus subtiles. C'est ainsi que nous pourrions donner du sens à notre expérience, au lieu de pleurnicher parce que l'histoire nous a particulièrement meurtris. Il faut embrasser ombre et lumière, redresser la tête. Notre quête doit être celle de la verticalité. Il n'y a pas d'injonction à formuler, en ce qui concerne les thématiques à aborder. Ce qui compte le plus, c'est le travail sur les personnages.

Ce que vous appelez le peuple noir a été créé par l'Occident, puisque c'est la racialisation de la Traite transatlantique qui crée cette catégorie. Les termes Africains et Noirs sont des rappels constants de l'aliénation et de la domination. Si l'on souhaite continuer à les employer, encore faut-il les investir, au préalable, d'une signification conforme aux aspirations de ceux qui sont appelés ainsi. Vous parlez d'assimilation à l'Occident. L'hybridation culturelle est un fait. Elle ne saurait dédouaner les Subsahariens d'énoncer une parole propre et de regarder le monde à leur manière. C'est encore possible, mais cela exige de se redresser sans attendre que d'autres viennent le faire pour vous.

Si les auteurs subsahariens francophones sont d'abord publiés en Europe, c'est pour deux raisons : 1/C'est la condition pour qu'ils soient lus dans leurs pays d'origine, et d'ailleurs, par un très faible nombre de personnes, la majorité n'étant pas assez bien alphabétisée. La surface de réception des œuvres sur le continent est donc très faible. 2/ Il n'y a pas encore d'éditeurs dignes de ce nom dans les pays subsahariens francophones. Cette situation aussi est appelée à changer.

Flashmag : **Vous parlez de la traite négrière dans votre ouvrage, et beaucoup d'écrivains africains avant vous hormis des gens comme Mongo Béti ne se sont jamais assez engagés contre les maux de leur époque, c'est un fait indéniable qu'ils ressassent plus souvent le passé personne ne leur en veut de vouloir raconter leur histoire mais il faudrait bien la placer dans le contexte actuel et être plus engagé. Combien d'ouvrages sont parus sur le néocolonialisme, les nouvelles vagues d'immigration et les démocraties imposées par l'occident ? En outre il y a bien plus de lettrés en ce 21e siècle sur le continent. Même si les africains doivent prendre l'habitude de lire leur compères un travail doit être fait a ce niveau ...**

Pour en revenir à votre ouvrage *La saison de l'ombre*, quelle en est la cible et quels objectifs aimeriez-vous atteindre ?

Léonora Miano : Je n'ai pas de lectorat cible en tête. Le livre s'adresse à tous, et présente, je le crois, une parole encore trop rare. Mon objectif premier était précisément d'écrire ce qui n'est pas dans les livres : la perte et l'arrachement, vécus par les Subsahariens pendant la Traite transatlantique. *La saison de l'ombre* tente de faire revivre un monde disparu, perdu même pour les Subsahariens. L'ouvrage rappelle aussi, et dès son intitulé, que l'ombre ne doit avoir qu'un temps. Le jour doit succéder à la nuit la plus longue. (...)

« [Léonora Miano : ce que l'esclavage a fait à l'Afrique](#) », David Caviglioli, *L'Obs*, 27 octobre 2013



Gravure du XIX^{ème} siècle. (AFP/ImagesForum)

Comment la traite des Noirs a-t-elle été vécue, à ses débuts, par les principaux intéressés? C'est le sujet de *La Saison de l'ombre*. Entretien avec Léonora Miano.

Le Nouvel Observateur : ***Votre roman débute dans un village africain où des hommes disparaissent mystérieusement. En partant à leur recherche, les villageois découvrent l'esclavage. Comment avez-vous reconstitué cette première perception de la traite?***

Léonora Miano : En fin d'ouvrage, je remercie Lucie Mami Noor Nkake, auteur d'un rapport d'enquête intitulé « la Mémoire de la capture ». Elle s'est demandé comment les Subsahariens se transmettent cette mémoire, sachant que les populations précoloniales n'écrivaient pas. Ce qui m'a touchée, c'est le terme « **capture** ». Il déplace la perspective. On ne parle plus seulement de commerce. On demande aux gens: vous souvenez-vous qu'on vous a arraché des proches?

Ces personnages, on y pense peu parce qu'ils ne sont pas représentés. Dans les essais, on ne parle pas de leur perception. Il faut bien entendu analyser la dimension commerciale de l'esclavage, mais on finit par oublier le vécu de ces gens embarqués dans un truc qu'ils ne comprenaient même pas. J'ai choisi de travailler sur les populations de l'intérieur. Les populations côtières ont connu les Européens bien avant, elles commerçaient depuis longtemps. Alors qu'à l'intérieur, le premier contact avec l'Europe, c'est la traite négrière.

Avant de travailler sur le sujet, que connaissiez-vous, en tant que Camerounaise, de cette histoire?

Pas grand-chose. On n'en parle pas au Cameroun, qui a pourtant été un lieu de départ important. Les gens le découvrent depuis peu, parce que des Afro-Américains reviennent au Cameroun pour chercher leurs racines. Ils font aux États-Unis des tests ADN qui leur permettent de retrouver la tribu d'où viennent leurs ancêtres. C'est un peu effrayant, mais en décembre 2010, un premier groupe est venu. On a vu ça à la télévision. On s'est mis à en parler timidement.

Pourquoi ce tabou ?

D'abord parce que les populations côtières ont participé à la capture. Personne ne va s'enorgueillir d'avoir des ancêtres qui ont vendu des hommes. La honte est pour beaucoup dans ce silence. Il y a une autre honte: celle d'avoir été colonisé par d'anciens partenaires commerciaux. Ça fait de vous le dindon de la farce.

Vous n'êtes pas toujours tendre avec les Africains, ce qui vous vaut d'être souvent récupérée par la presse de droite. Ne craigniez-vous pas, en insistant ainsi sur la dimension inter-tribale de l'esclavage, de conforter les Occidentaux dans l'idée qu'ils ne sont pas vraiment responsables?

C'est vrai. On trouve toujours le moyen de proposer des lectures de mes textes qui caressent un certain public dans le sens du poil. Mais ce n'est pas mon affaire. Les Africains m'ont prise en grippe, surtout ceux de la diaspora: leur vie est assez difficile, ils n'ont pas besoin qu'on vienne écorner leur image. On m'a beaucoup insultée, même si ça va mieux aujourd'hui.

En ce qui concerne la traite, ce n'est évidemment pas parce que des subsahariens y ont participé que ça minore la culpabilité occidentale. Les Européens n'avaient pas à traiter des humains comme des animaux. Que chacun prenne ses responsabilités. Et nous, Africains, devons affronter nos propres ombres et réfléchir à notre histoire.

Par exemple, il existe au Cameroun d'importantes inimitiés tribales qui datent de la traite. Les gens de l'ouest savent que les populations côtières sont venues capturer les leurs. Ça explique la férocité surréaliste des rapports entre les Africains. Mais on n'en parle jamais.

Or cet angle mort historique empêche d'envisager sereinement l'avenir. J'ai le sentiment d'une profonde errance identitaire au sud du Sahara. Les Africains ne comprennent pas beaucoup de choses. La structuration de l'activité professionnelle, le fait d'avoir une nationalité: on leur a dit que ça marche comme ça, alors ils essayent, mais je ne suis pas sûre que ça ait du sens pour beaucoup d'Africains.

Vous montrez dans votre roman que ces tribus, au temps de la traite, étaient totalement étrangères les unes aux autres.

L'Afrique a été construite par les Européens comme un grand pays. On parle de « **littérature africaine** ». Mais je me sens culturellement plus proche d'un Antillais que d'un Ethiopien. Le Sahel est dépayçant, pour moi. Donc oui, les tribus qui ont commercé avec les Européens ont vendu, de leur point de vue, des étrangers. Elles ont reçu en échange des armes à feu, et les voisins se sont mis à capturer pour acquérir les mêmes armes. Des populations ont résisté. Dans un premier temps, on n'avait pas le droit de vendre les siens. Parfois, on vendait les criminels. Puis il y a eu une période d'emballement, où toutes ces règles ont explosé. C'est une histoire complexe. Dire: « **Les Africains se sont vendus entre eux** », c'est comme dire que pendant la période nazie, des Européens se sont gazés entre eux. On ne parle pas vraiment du nazisme si on s'arrête à ça.

Les Blancs, vos personnages les appellent « hommes aux pieds de poule ». Vous dites que les Africains avaient d'eux une perception non-raciale.

L'expression douala qu'on traduit par « blanc » signifie « pattes d'oiseau ». Les habitants de l'actuel Cameroun ont trouvé que les vêtements donnaient aux Européens des jambes d'oiseau. Ça ne veut pas dire qu'on n'a pas remarqué la différence de peau. Mais les Africains n'ont pas fabriqué de concept qui nie l'humanité de l'autre.

Africains et Européens se sont côtoyés pendant longtemps sans que le paramètre racial intervienne, sans qu'on perçoive les Noirs comme des inférieurs. Mais les chrétiens ont dû **in fine** inventer cette altérité pour justifier le traitement qu'ils leur infligeaient. Quand je dis « les Noirs », je précise que le choix de ce terme pour désigner les Africains n'est pas anodin. De même que le choix de se définir comme « blanc ». Ce sont des mots politiques. On aurait pu en choisir d'autres. On trouve le mot « noir » dans des textes bibliques pour qualifier les Ethiopiens, sans que ça ait un caractère négatif. Reste qu'il y a peu de cultures au monde où il est positif. Y compris au sud du Sahara, où il renvoie à la nuit, aux ténèbres. Il faudrait sortir de ce vocabulaire, mais on n'y parvient pas.

Les personnages du roman se peignent souvent la peau. Comment avez-vous reconstitué les habitudes culturelles et vestimentaires de ces tribus?

Je me suis basé sur l'espace bantou, l'Afrique centrale équatoriale, qui est une aire culturelle cohérente. Je crée dans mes livres un espace bantou imaginaire, ce qui me permet de sortir des divisions coloniales. Les gens se peignaient en rouge ou en brun pour se protéger du soleil, et en blanc pour commercer avec les esprits. Il y avait toujours un sens à la couleur. Il y avait aussi de la coquetterie. Au Sahel en revanche, les gens sont vêtus depuis longtemps. Il y a une tradition du tissage. Mais en Afrique centrale, on est plus souvent nu, et on utilise la scarification ou la peinture en guise de vêtement. On peut apprendre tout ça dans les musées. On y voit des objets qui, pour ces peuples sans écriture, font office d'archive, sur les coiffures, les armes, les objets du quotidien.

Que reste-t-il des cultures pré-coloniales? Vous parlez par exemple de la division des jours en six périodes.

Il reste peu de choses. Les six identités du soleil, on n'en parle plus. On a repris la division occidentale: matin, après-midi, soir, nuit. On a intégré dans la langue beaucoup d'apports extérieurs. Mais certains éléments ont survécu. On dit toujours bonjour en demandant: « **Comment es-tu sorti ?** » Après, il faut voir que le Cameroun est un pays particulier, extrêmement divers culturellement. On y compte beaucoup de langues, environ 200, dont aucune n'est majoritaire. Au Mali, la majorité des gens parlent plus ou moins bambara. Pareil pour le wolof au Sénégal. Au Cameroun, où la colonisation a été portugaise, allemande et française, ce qui fédère les gens, ce sont les langues européennes. Dans un tel espace, c'est difficile de préserver les cultures anciennes. Et en même temps, la culture est faite pour muter. Ces temps-ci, on dira qu'elle mute à une vitesse sidérante.

Un de vos personnages féminins abrite un esprit mâle. L'Afrique, berceau du queer ?

(Rires) Les Africains se racontent aujourd'hui que l'homosexualité est un vice venu d'Europe, mais dans certaines tribus, les femmes se mariaient entre elles. On a gardé le nom de femmes qui ont mené des armées. Une femme qui arrivait vierge au mariage était méprisée parce qu'elle ne savait pas faire l'amour. Il était même bien vu d'avoir déjà eu un enfant, qu'on appelait « **l'enfant des promenades** ».

Il y avait bien sûr de la misogynie. Dans certaines sociétés, des interdits lourds frappent les femmes. Ailleurs, elles peuvent régner. Ça va dépendre. Dans un petit périmètre, on trouve des situations très différentes. Mais ce sont l'islam et le christianisme qui ont installé la pensée patriarcale actuelle. Les gens sont ignorants de leur propre passé. Quand je vois, comme au Nigéria, qu'ils se tuent pour des religions importées, c'est pour moi l'absurdité la plus complète et la plus douloureuse.

Que pensez-vous de la manière dont parle de l'esclavage en France?

Dès qu'on prononce le mot de « traite », le premier mouvement des gens, c'est de se défendre en disant: « **Oui mais les Africains ont vendu !** » Ils n'entendent pas le reste de l'histoire. Et finalement, ils ne savent rien. En mai 2012, j'ai été invitée à Nantes pour les commémorations du 10 mai. J'ai parlé de l'abolition de la culpabilité, qui empêche de discuter sereinement.

Les Européens ont peur de parler de ces sujets. Surtout aujourd'hui, où la vie est dure, où le fait d'être occidental ne protège d'aucune précarité, aucune souffrance, ce n'est pas facile de se dire: « **Nos ancêtres ont fait ça, et ça ne nous a menés à rien.** » Mais il faut voir que depuis la traite, l'Afrique et le monde occidental ont tissé des liens profonds, qu'on ne peut plus balayer. Les Occidentaux boivent du café, mettent du sucre dedans. Ils ne peuvent plus s'en passer. Ça ne vient pas de nulle part. Quand deux personnes se rencontrent, c'est inévitable, elles s'inoculent

mutuellement des choses. L'Europe doit accepter son propre métissage, aussi facilement qu'elle accepte d'avoir aussi profondément bouleversé l'identité africaine. Et le pire, allez savoir, c'est que ça peut être bénéfique pour tout le monde.

La Saison de l'ombre, par Léonora Miano, Grasset, 240 p., 17 euros.

« **Dialogue Virginie Despentes/Léonora Miano** », Anne Laffeter et Géraldine Sarratia, *Les Inrockuptibles*, 23 mai 2017

Deux femmes au caractère bien trempé, deux personnalités hors normes, deux écrivaines happées par la marge, qu'elle soit sexuelle, politique, sociale... Il était tentant de faire se rencontrer Léonora Miano et Virginie Despentes.

Il ne faut pas s'arrêter aux carrures imposantes de Léonora Miano et de Virginie Despentes. Il faut les écouter. Quand la voix jazzy de l'écrivaine franco-camerounaise envoûte, celle de Despentes déroute de retenue.

Si les deux femmes ont en commun cette même présence physique magnétique, elles partagent aussi un verbe posé où affleurent les indignations de celles qui écrivent pour les cabossés de la vie. *“J'aime la langue parlée et très écrite de Virginie Despentes. J'y trouve beaucoup d'élégance, d'amour”*, précise Léonora Miano, auteure des deux tomes de *Crépuscule du tourment* (Grasset) et prix Femina en 2013 pour *La Saison de l'ombre* (Grasset).



Les deux écrivaines partagent une écriture polyphonique, habitée de dialogues intérieurs, ce désir de ne pas juger, de ne pas esquiver la violence, de s'intéresser aux féminités et masculinités désaxées, aux marges. A deux pas de chez Grasset, leur éditeur commun, elles parlent pêle-mêle de virilité et de féminité, de colonisation, de mondialisation, des hommes noirs, de classe et de couleur de peau.

Léonora Miano – J'ai remarqué que vous étiez une des écrivaines blanches les plus lues chez les jeunes femmes noires. Quand elles lisent *“J'écris de chez les moches...”*, elles sont réellement touchées. De plus, il y a des personnages noirs chez Despentes, contrairement à nombre de romans français qui se passent à Paris. Même si ce n'est pas le personnage principal, on peut se l'approprier.

Virginie Despentes – Il y a une proximité dans ce qu'on essaie de faire. Nous n'avons ni les mêmes personnages, ni les mêmes univers, mais partageons cette façon de passer de l'intérieur d'un personnage à un autre. Cette façon que vous avez de décrire de l'intérieur un personnage masculin violent sans le juger et sans esquiver sa violence n'est pas commune. Nous avons aussi cette même manière d'insérer dans nos livres la musique que nos personnages écoutent...

Léonora Miano – Chez moi comme chez vous, il y a toujours un flow. Mes personnages sont connectés à d'autres, dont je n'ai pas le désir de me débarrasser, et qui constituent des bouts de ce personnage. Je ne me conforme pas à la règle – qui veut qu'en France le roman, ça soit un personnage mis face à des conflits qu'il résout plus ou moins. C'est considéré comme une faute de goût, quand cela ne m'expulse pas carrément du monde littéraire. Des gens estiment que, depuis le début, je ne fais pas de littérature. Je m'en fous car j'estime que quand tu viens d'un autre espace, tu as le droit d'habiter une forme européenne – le roman, en l'occurrence – de manière transgressive.

Léonora Miano, on vous a aussi reproché le fait que vos personnages ne seraient pas universels...

Léonora Miano – Tant que j'écrivais sur des personnages noirs vivants en France, il n'y avait pas de problème. Ce qui a dérangé, c'est quand j'ai créé des personnages noirs mais français. C'est intéressant de penser que les Noirs sont universels quand ils vivent loin d'ici. Je dis que je fais de la littérature "afropéenne". Je suis immigrée, je suis une pièce rapportée. Je ne sais pas ce que c'est de grandir et d'être mise à côté du radiateur parce que t'es noire, ou d'être orientée en CAP parce que tu ne pourras rien faire d'autre... J'ai grandi dans un pays "sous-développé", mais où tes profs, tes ministres sont noirs. Quand tu arrives en France, tu n'as pas de barrières sur ce que tu peux espérer de la vie. C'est très différent, je pense, pour un ou une Noire qui a grandi en France, dans un environnement où il ne voit jamais son visage nulle part. Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est de savoir pourquoi la France n'a pas produit ces auteurs. Ils n'écrivent pas ? Ils ne savent toujours pas lire ? Il y a, et c'est heureux, beaucoup de rap. Mais où sont les livres ?

Virginie Despentes – Comment expliquez-vous cela ?

Léonora Miano – Soyons très honnêtes. Je ne pense pas qu'un éditeur qui tombe sur un texte extraordinaire refuse de le publier. On ne peut donc pas dire ce seraient les éditeurs qui auraient muselé toute une partie de la population.

Virginie Despentes – Je pense que les comités d'auteurs français les rejettent en toute sincérité. Ces textes ne sont pas compris ou reconnus, même s'ils sont bons. Il y a encore des barrières de race et de classe. Tant qu'il n'y aura pas d'éditeurs noirs qui ont grandi en France, cela ne changera pas.

Léonora Miano – Oui. Je suis arrivée un peu à reculons chez Grasset. Manuel Carcassonne m'a très bien parlé d'un texte que j'avais envoyé – et je ne lui avais même pas envoyé un texte complet ! Comme j'ai beaucoup d'ego, il faut que le monde soit à mes pieds ! (*rires*) C'est comme ça qu'il faut faire quand tu es une minorité. Le monde t'attend pas, il faut que toi tu t'attendes.

Virginie Despentes – Souvent, la chose qu'on te reproche n'est pas celle qui dérange vraiment. Je pense que la charge explosive de *Crépuscule du tourment*, c'est la colère et la puissance qui se dégagent. Les femmes ne disent pas ce qu'on attend qu'elles disent, sur la sexualité, sur la race. Tout est décalé. Les gens n'aiment pas être déstabilisés. Je peux peut-être davantage me le permettre parce que, depuis *Baise-moi*, j'ai coché toutes les cases qu'on attendait. Vernon, qui a été très bien accueilli, est aussi un personnage masculin. Je pense qu'un personnage féminin aurait été accueilli différemment. Et une Africaine encore autrement.

Léonora Miano – En 2008, il y a des critiques qui m'avaient dit que les Blancs ne pouvaient pas me lire parce que je faisais dire au personnage des choses qui ne sont dites que dans un entre-soi de Noirs. On imagine toujours que les minorités ressemblent à Nelson Mandela et Martin Luther King. Qu'elles sont là pour vous offrir votre rédemption. On préfère penser que tout le monde est content de parler français et de manger avec une fourchette. Il y en a qui veulent que les Blancs crèvent. Qui ne les aiment pas. Qui ont du ressentiment, de la colère, et qui l'expriment. Je pense que cela doit avoir sa place dans les livres. C'est ce qui choque aussi : que des gens qui sont nés ici refusent à ce point de faire partie du système. Tu vis dans un pays où on t'explique que ces tortionnaires de tes ancêtres sont en fait des héros et qu'on ne va jamais en parler. Qu'on n'inventera jamais ce monde où l'on pourrait être ensemble. Il me semble qu'il faut que chacun abandonne quelque chose. Est-ce que tu acceptes de modifier la notion d'héroïsme et dire que l'homme qui a écrit le code noir ne peut pas être un héros ? Peut-on décider qu'il n'y ait plus de rues Colbert partout ? Quand tu es Blanc, peux-tu renoncer aux privilèges que ça te donne, à l'idée même de la race ?

Virginie Despentes – Même précaire, tu restes Blanc. Ton histoire reste celle de la « grandeur ». C'est pareil avec la virilité. Les hommes appartiennent à la famille des conquérants.

Léonora Miano – Beaucoup d'hommes ne savent pas comment sortir de ça. Le thème de la virilité m'intéresse beaucoup. Peu d'hommes la questionnent ouvertement. Le rappeur et dramaturge D' de Kabal travaille en ce moment sur une reconstruction sensible de la masculinité. Il a créé des groupes de paroles d'hommes en France, à New York, aux Antilles. Il aborde le consentement de l'homme dans les rapports sexuels. Ils n'ont pas toujours envie, mais le masculin est de vouloir. J'ai traité de la masculinité avec le personnage d'Amok, détesté des lecteurs noirs. Dans le premier tome, il a des pannes sexuelles, or les Noirs ont la réputation d'être des étalons – au moins, ça, ils savent faire, croient-ils.

Léonora Miano, vous avez écrit une tribune dans *Libération* suite à la mort d'Adama Traoré. Pourquoi est-ce important de réfléchir à la place de l'homme noir dans l'espace public ?

Léonora Miano – On ne dit pas que le rapport des policiers avec d'autres hommes est imprégné de représentations qui leur ont été transmises. Les hommes noirs décédés ont toujours été littéralement écrasés par d'autres, on leur est monté dessus. J'ai été bouleversée par la manière dont la famille d'Adama Traoré a été traitée. Le premier réflexe a été de mentir, ça ajoute à la violence létale. Le titre de la tribune, "Marianne et le garçon noir", sera celui d'un ouvrage collectif à paraître à la rentrée où des hommes noirs prennent la parole : comment construire sa masculinité dans un environnement qui reste la propriété d'autres hommes qui peuvent donner aux femmes noires des positions sociales qu'ils ne peuvent pas, eux, leur donner. Un homme ne peut pas s'identifier à Christiane Taubira, il est assigné à la bouffonnerie, au rap, au foot, au stand-up. Les possibilités de réalisation de soi ne sont pas offertes, et c'est mal vécu. Cela influe sur les choix amoureux. La relation la plus fluide sera vécue avec celle qui ne te renvoie pas à tes propres impossibilités.

La déconstruction de la virilité est-elle un thème de *Vernon Subutex* ?

Virginie Despentes – Vernon n'a pas de virilité classique, parce qu'il est passif et vulnérable.

Léonora Miano – Cela le rend touchant et beau. Il rencontre Marcia, qui est transsexuel, et en tombe amoureux. Qu'elle soit dotée d'un pénis ne le perturbe pas. Il est fou d'elle. J'aimerais pouvoir être trans naturellement ! Mon idéal serait d'être née homme et femme. Longtemps, je me suis sentie ainsi dans ma tête, j'aimerais avoir le corps qui correspond. En Afrique centrale, on pense que chacun naît avec un double intérieur de l'autre sexe, qui lui murmure les messages de l'autre genre.

Virginie Despentes – Quand on y réfléchit, être pleinement les deux, c'est le mieux...

L'imaginaire ne peut-il pas suffire ?

Léonora Miano – Pas toujours. Parfois, on a envie de faire les choses de manière concrète, sans accessoires. Tout n'est pas perdu, on verra à la prochaine incarnation (*rires*).

Virginie Despentes – On peut aussi compter sur une amélioration des accessoires telle qu'à un moment donné on pourra peut-être se greffer un pénis pour la journée et ressentir et faire ressentir réellement. Avec les imprimantes 3D, on peut déjà l'imaginer...

Léonora Miano – Aujourd’hui, on parle beaucoup de la multiplicité des genres. Cela a toujours existé de ressentir une inadaptation, de sentir être davantage que ce qu’on te dit être. Mais en parler ne signifie pas que c’est plus accepté. Le monde reste homophobe et transphobe. Même la question du féminin, très explorée, reste encore très normée...

Virginie Despentes – Ce que c’est d’être une femme est encore plus normé et défini aujourd’hui. Avant, dans le bac à sable, tu ne distinguais pas les petits garçons des petites filles. Aujourd’hui, même les enfants de 3 ans sont genrés. L’assignation est pire qu’il y a quarante ans. Pourtant, il y a plus de non-Nicole Kidman que de Nicole Kidman.

Dans vos romans, Léonora Miano, vous faites des récits de féminités transgressives, puissantes et inattendues...

Léonora Miano – Je n’écris pas pour que les gens aient envie de partir en vacances en Afrique. Je ne bride pas mes personnages féminins sous prétexte que ce sont des femmes, mes personnages me ressemblent. Mais si on parle de sexualité, je n’ai pas inventé l’eau chaude par rapport à la littérature européenne ou américaine des années 1970 et 1980. La nouveauté, la transgression, c’est que ce sont des femmes noires. Les personnages de femmes du premier tome ont été dites dominées, elles ne le sont pas, elles font des choix. Il suffit qu’il y ait une femme battue dans mon livre pour que toutes les femmes africaines le soient. Les femmes occidentales se sont inventées plus libres que les autres. Pourtant, on est effaré devant les statistiques françaises du viol ou des violences faites aux femmes.

Dans vos livres, il y a le “Nord” pour l’Europe et le “Continent” pour l’Afrique. Pourquoi ne pas nommer ?



Léonora Miano – Cela me permet de faire de la fiction et de ne pas trop écrire “Afrique”, l’appellation d’un espace nommé par l’Europe. Ce mot n’existe pas dans l’Afrique subsaharienne, la colonisation l’a apporté. Il faudrait se le réapproprier pour qu’il ne soit plus un des rouages de l’Europe capitaliste. On a oublié que l’humanité s’est fréquentée très longtemps avant qu’il y ait la race et le capitalisme tel qu’on le connaît. Puisqu’on a connu autre chose, on peut inventer autre chose. L’Europe n’est conquérante, pour devenir l’Occident, que depuis le XV^e siècle. L’occidentalisation de l’Europe, c’est son ensauvagement. L’histoire de la grandeur est l’obsession de tous. Donald Trump scande “America great again”, François Fillion voulait rendre à la France sa première place, Emmanuel Macron veut lui rendre son esprit de conquête. Quand un Occidental commence à me parler de conquête, j’ai tendance à me crispier, à me dire que les premiers à morfler vont encore être nous (*rires*). Conquête veut dire subalternes, on ne fraternise pas avec eux. La plupart des gens n’ont pas envie d’être des dominants.

Virginie Despentes – Y compris en Hongrie et aux États-Unis. La plupart d’entre nous ne sommes pas assoiffés de pouvoir. La sortie du capitalisme et du libéralisme tels qu’on les connaît est une question de survie. Il est possible de changer la formule qui nous constitue depuis six siècles.

Vous estimez possible la réalisation d’une “mondialisation” heureuse ?

Léonora Miano – Cela ne doit peut-être pas s’appeler mondialisation. On peut changer de système, ce ne sera pas facile car il y a un certain confort à évoluer dans la réalité qu’on connaît, qu’on sait “gérer”, même si on en souffre. Le saut dans l’inconnu est excitant pour moi mais il terrifie la plupart des gens.

Virginie Despentes – Depuis trente ans, on subit la propagande du “Il n’y a pas d’alternative”. Cette propagande est une narration, une fiction. Il y a des milliers d’alternatives. Notre espèce est capable de s’adapter et de changer.

Léonora Miano – On s’adapte, on invente, même brutalisés, on crée de la beauté. Le jazz est né d’une rencontre très violente, de métissages qui se sont faits dans le viol.

Un thème central de vos livres est la question de la transmission intime et collective...

Léonora Miano – Cette question obsède des personnes qui abritent en elles des mondes opposés, des mémoires non réconciliées. Mes personnages ne peuvent pas transmettre un patrimoine subsaharien “authentique” et ne sont pas non plus des Occidentaux. Ici, je suis exotique. Pour des tas d’Africains, je suis très blanche, raconter des filles avec des filles serait occidental. C’est hypocrite. Pendant longtemps, ces sociétés n’ont pas réprimé l’homosexualité. Sa répression arrive avec la colonisation et l’évangélisation. En Afrique, on ne définit pas les gens par leur pratique sexuelle. En revanche il y a beaucoup de définitions pour des catégories de genre. On peut dire qu’un homme a un esprit féminin, il reste un homme, cela ne le disqualifie pas qu’il s’occupe des enfants. Mais la colonisation a imposé ses critères.

Peut-on dire que l'écriture vous a sauvé la vie?

Léonora Miano – Oui, clairement. Pendant longtemps, ce n'était pas la carrière que j'envisageais, écrire était tellement vital et intime, ça ne pouvait pas être un métier ! Jusqu'ici, je n'ai écrit que pour sauver ma peau, je pense en avoir fini avec ça.

Virginie Despentès – A quel signe voyez-vous cela ?

Léonora Miano – Je ne ressens plus cette même rage, je n'ai plus mal aux mêmes endroits. Je ne vais pas écrire des feel-good books pour autant (*rires*). Je vais avoir 45 ans, et je suis contente de ne pas m'être suicidée à 31 ans. Je trouvais alors la vie longue et dure. Mon premier livre est sorti l'année de mes 32 ans.

Virginie, écris-tu toujours pour sauver ta vie ?

Virginie Despentès – Plus aujourd'hui. A part pour *Baise-moi*, que j'ai écrit très vite, écrire a été très difficile au début, mais c'est ce que je voulais faire. Cela a été un effort de publier, d'entrer dans un monde qui m'était étranger. Quand j'écris *Baise-moi*, je n'écris pas contre Saint-Germain-des-Prés, je n'ai même pas idée que ça existe. Je suis arrivée à Grasset à 28 ans. J'ai découvert un endroit de Blancs. Y a-t-il d'autres endroits complètement blancs en France? On ne souligne pas assez à quel point le désir de France blanche de certains est une utopie irréalisable. Je ne sais même pas si cela a déjà existé.

Léonora Miano – Vos livres ont un univers d'auteur tellement fort... Ils ont fait du bien à beaucoup de gens, ils ont sauvé des vies. J'étais très fan, aussi parce que vous êtes une femme qui parle de sexe crûment. Cela fait longtemps que la France est très mélangé. Et c'est pour toujours.

« [Le grand entretien : Léonora Miano, Littératures partagées](#) », Christiane Chaulet Achour, *Diacritik*, 16 juin 2017

(...) Que pouvez-vous nous dire de la relation essai/roman dans votre écriture. L'essai, c'est-à-dire une écriture plus réflexive ne se glisse-t-il pas dans le roman, je pense en particulier à *Crépuscule du tourment 1* ? Peut-on établir une étanchéité entre écriture fictionnelle et écriture réflexive ?

Il est tout à fait possible – certains diraient souhaitable – d'établir une totale étanchéité entre ces deux types d'écriture. Dans mon cas, les romans étant souvent écrits pour répondre à des questions dont la formulation pourrait donner lieu à la rédaction d'essais, j'assume de ne pas respecter la règle française. Certains de mes romans sont donc réflexifs, voire théoriques, sans pour autant servir à exposer uniquement ma propre pensée. Certains autres ne le sont pas, lorsqu'il s'est agi de montrer plus que de comprendre. Ceux-ci ont été peu nombreux jusqu'ici. Après *Crépuscule du tourment II* et la résolution de problèmes intimes, je pense entrer dans un nouveau cycle d'écriture, obéissant à d'autres nécessités. La dimension théorique devrait s'estomper quelque peu. Toutefois, les textes des auteurs subsahariens étant lus comme des témoignages la plupart du temps, il serait étonnant que l'on constate une évolution dans l'approche critique.

Je n'ai pas encore produit d'essai à proprement parler. Mes livres entrant dans cette catégorie rassemblent des réflexions éparses, des conférences que j'ai voulu rendre publiques. J'aime avant tout écrire de la fiction, refaire le monde. Il y a malgré tout un ou deux sujets sur lesquels je pense écrire des essais, le roman ne pouvant les prendre en charge de façon satisfaisante.

Un écrivain marocain, Abdelkebir Khatibi, écrivait dans son poème « Le lutteur de classe à la manière taoïste » : « tout changement de mot exige un changement de route ». Seriez-vous d'accord mais en renversant la proposition : tout changement de route nécessite un changement de mot ? En effet, plus d'un lecteur a été désarçonné par un lexique nouveau dans vos romans. On peut prendre les noms des personnages, ceux de *La Saison de l'ombre*, dans leur transcription écrite et dans leur choix. On peut prendre aussi la recherche de néologismes comme « afrophonie », « blanchité » ou l'usage de termes inhabituels : Kemit... Ou la redéfinition de « frontière », de « noir ».

Enfin cette recherche d'une autre manière de dire « la traite des Noirs » comme dans votre dernier essai (p. 141). Vous y écrivez aussi : « le renouvellement du vocabulaire est urgent ».

Le renouvellement du vocabulaire est urgent pour faire évoluer notre pensée sur un grand nombre de sujets. Les termes auxquels nous sommes accoutumés incarcèrent notre imagination et nous empêchent d'aborder l'autre versant de l'Histoire. Nous restons piégés dans le monde conçu par une Europe en marche vers l'occidentalité, vocable dont je me sers pour qualifier l'ensauvagement de ce qui allait devenir l'Occident. Nous le savons tous, l'ouest ne se situe pas au même endroit en fonction de la région du monde où l'on se trouve. L'Occident n'est donc pas un espace mais un système qui s'est mis en place lorsque l'Europe, devenue conquérante, a fait le choix de fonder ses rapports avec le reste de l'humanité sur la prédation. Il faut bien un mot pour parler de ce processus qui comprend la racialisation. Afrophonie dépasse la dimension linguistique pour parler de la manière dont les discours afros pourraient être réunis et mis en dialogue. Le mot n'est peut-être pas très heureux, mais il est lisible, évocateur.

Je n'ai pas créé le terme « blanchité », mais le reprends volontiers à mon compte tant il est évident qu'il ne s'agit pas de la blancheur... Les mots « blanc » et « noir », dans leur acception racialisée, ne font pas référence à la couleur des personnes, mais à des conditions politiques. Pour endosser le mot « noir », qui n'était pas une désignation amicale loin de là et qui revêt une signification négative dans bien des cultures subsahariennes, il importe de l'investir de contenus transcendant la racialisation. J'avoue d'ailleurs prôner son dépassement et ne l'employer que pour marquer

mon attachement aux populations afrodescendantes vivant dans des sociétés racialisées et l'importance à mes yeux de l'Histoire qui a créé la catégorie politique visée par le mot.

Donc oui, tout changement de route nécessite un changement de mot. Le temps ne peut assainir une terminologie lestée de tant d'horreurs. Le retournement de l'injure que pratiquent beaucoup les Afros d'où qu'ils soient – c'est un trait culturel et non racial – ne suffit pas à neutraliser ce vocabulaire. Cette habitude est certes une marque de résilience, mais elle demeure problématique. C'est un peu comme bâtir sa maison en se servant uniquement de matériaux trouvés dans une décharge publique. Tout ne peut pas être récupéré. Il faut du neuf.

Vous défendez, à juste titre, les cultures ancestrales rendues silencieuses en partie : vous souhaitez qu'elles retrouvent les éléments dynamiques qui furent les leurs de façon réelle et non folklorique. J'ai beaucoup pensé, en lisant vos développements sur « Mémoire des mondes oubliés » dans *L'Impératif transgressif* à un écrivain algérien, Mouloud Mammeri (on célèbre le centenaire de sa naissance) : « Désormais toute différence que nous effaçons – par quelque moyen que ce soit – est un crime absolu : rien ne la remplacera jamais plus et sa mort accroît le risque de mort pour les autres [...] On ne ressuscite pas les horizons perdus. Ce qu'il faut c'est définir les horizons nouveaux [...] Car le problème n'est plus désormais celui des seuls « autres », confrontés au risque de leur disparition et en tant qu'autres. Il est celui de la conjonction des porteurs de différences, qui pour une fois ne chercheraient pas à les résoudre par la réduction, car la réduction est porteuse de mort pour tous : les réduits bien sûr, mais aussi les réducteurs. Quand une tribu australienne abdique par le fait d'une violence concrète et symbolique, ce ne sont pas les Maoris qui sont diminués, c'est l'humanité tout entière qui subit une irréparable perte ».

Je crois profondément ce qui est écrit là et n'aurais pu mieux le dire. La violence faite à l'autre est toujours faite à soi-même. Sa disparition, si elle se produit, retire quelque chose à ceux qui l'ont causée. L'humanité est fragilisée. Définir des horizons nouveaux nécessite que tous soient associés à cette définition. Certains ne vont pas déterminer pour tous la direction à suivre. Or, cette tentation existe, on le voit bien.

Je viens de citer Khatibi, Mammeri, vous-même citez parfois Darwich, Gibran : mais, en règle générale, votre propos est consacré au continent au sud du Sahara et aux diasporas que la déportation a fait naître. Pourtant, bien souvent, ce que vous affirmez éclairerait, dans le domaine des « francophonies littéraires », les questions et les réalisations au Maghreb en particulier mais aussi au Machrek. Cela ne serait-il pas un chemin – un élargissement – de votre vœu de « célébrer toutes les cultures possibles » ? Des dominations semblables ou issues de la même source « impériale » ne produisent-elles pas des effets comparables ?

Je connais mal ces espaces eux aussi colonisés par l'Europe, et avec lesquels nous avons bien des éléments en partage. Il y a une spécificité de l'être noir qui ne se dément pas dans ces parties du monde. J'y suis sensible, pour l'avoir éprouvée lors d'un bref séjour dans un des pays en question. J'en garde un souvenir épouvantable. Là aussi, des représentations anciennes, antérieures à l'ère coloniale, doivent être examinées. Je précise leur antériorité pour qu'il ne me soit pas reproché de minorer le fait que les dominés, entre eux, affichent souvent des comportements agressifs, chacun renvoyant l'autre à ses souffrances.

A une époque, on a pu croire cela dépassé. Ce temps où Alger accueillait à bras ouvert les révolutionnaires du monde n'est plus, et la figure de Fanon semble bien solitaire dans nos mémoires à tous. Des dominations issues de la même source impériale n'ont pas créé les solidarités qui nous auraient fait avancer.

Vous citez des auteurs que je lis avec plaisir et depuis longtemps, vers lesquels je reviens souvent. Pour moi, ils sont d'abord des individus, leur parole dépasse leur lieu de référence. C'est ce qui en fait de grands auteurs : l'ancrage et son dépassement. Tant qu'il n'est question que de littérature, les proximités sont réelles, nous pouvons nous enrichir mutuellement et cela dépasse le partage de l'expérience coloniale. Dans les livres, nous rencontrons avant tout des humains.

Cependant, nos vécus ne sont pas littéraires, bien qu'ils soient la matière dans laquelle se tissent nos littératures. Ils sont en revanche politiques et requièrent un travail profond, sans complaisance, pour que s'instaure une fraternité. Des conversations quelque peu désagréables doivent avoir lieu.

Une question qu'on vous a souvent posée, sans aucun doute, est celle du rôle de la musique dans votre écriture romanesque ou théâtrale : pourriez-vous nous en parler ?

J'ai beaucoup eu recours à des formes empruntées à la musique – de jazz – en raison de ma frustration. Si j'avais pu exercer le métier de chanteuse, j'aurais sans doute écrit différemment.

Quoi qu'il en soit, c'est la musique qui m'a fourni les éléments qui me manquaient pour créer une esthétique personnelle, singulière. Elle influence la structuration des textes, mais aussi le phrasé des personnages.

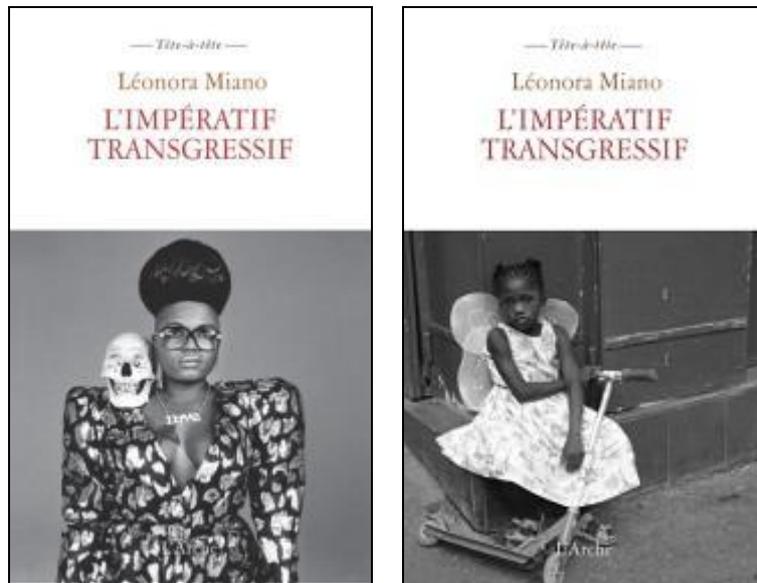
A mon avis, bien des auteurs procèdent ainsi sans avoir les mêmes références. Un roman se compose, de toute façon.

Qui choisit les illustrations de couvertures de vos romans, dans l'édition première puis en poche ? Quand on va sur la page d'un site de vente en ligne présentant les livres disponibles, c'est un tourbillon : couleurs, femmes... *L'impératif transgressif* a déjà deux couvertures. Que pouvez-vous nous dire de cette accroche du public à la devanture ?... J'en ai donné quelques exemples tout au long de ma présentation de votre œuvre...

L'impératif transgressif a fait l'objet d'une réédition avec une nouvelle couverture. L'extérieur du livre appartient à l'éditeur, qui pourrait modifier le titre de l'ouvrage s'il le souhaitait. J'ai toujours effectué moi-même ces modifications.

S'agissant des images, chaque éditeur me fait des propositions en fonction de sa charte graphique, sur laquelle je n'ai pas mon mot à dire.

Depuis quelques années, le visuel choisi a toujours obtenu mon approbation. Il n'en a pas toujours été ainsi. J'ai une préférence pour les figures féminines en couverture, sauf quand le contenu nécessite qu'il en soit autrement. Elles me semblent plus fédératrices et me plaisent davantage.



Pour le public, les images placées en couverture sont importantes. Celle de [Crépuscule 1](#) a eu énormément de succès. Je détestais la première couverture de [L'intérieur de la nuit](#) au format de poche, mais le public l'a plébiscitée. Elle représentait l'Afrique telle que se l'imaginent les Européens et telle que la voudraient encore certains Subsahariens.

Les couvertures étrangères ne me sont pas soumises. Je les découvre lors de la parution des ouvrages.

La littérature : luxe ou nécessité ? Peut-on instituer, dans l'espace qu'elle crée, un savoir ?

J'imagine qu'on peut dire les deux quand il est possible d'en vivre, ou simplement de prendre la parole de cette façon. Ce n'est pas donné à tous, cela reste un privilège.

Pour moi, écrire a d'abord été une nécessité. Il fallait trouver le moyen de survivre à des événements traumatisants. J'ai donc produit, pendant assez longtemps, une littérature habitée par la rage d'une fillette ne pouvant exprimer sa douleur. Je l'ai dit, les romans parlent de leur auteur. Je n'ai pas été entendue, on a attribué à l'Afrique une violence qui était d'abord mienne.

Dans l'espace créé par la littérature, j'ai énormément appris, en tant que lectrice, sur l'humanité. En tant qu'auteur aussi, à travers les réflexions et la capacité à se projeter dans des expériences diverses. C'est en écrivant que je comprends les choses. Écrire m'a permis de me connaître profondément. Il y a dans cette activité une dimension métaphysique, mystique même. La connaissance acquise n'est pas toujours de l'ordre du savoir intellectuel.

La littérature est-elle votre seul domaine de création ?

Non, et j'espère arriver à faire en sorte qu'elle le soit moins dans les années à venir.

Des projets ? Sûrement. Mais souhaitez-vous en parler ?

Oui, bien sûr, mais il ne faut pas en parler. Il faut les réaliser. C'est après que l'on parle.

Une dernière question : vous aviez [un site très riche et plein d'informations](#). Il me semble qu'il a disparu ?

Oui, je n'ai pas souhaité le conserver. Il existe désormais [un blog permettant de suivre mon actualité](#)

« [Table ronde : Les positionnements des écrivains dans le champ littéraire contemporain](#) », *Littératures noires* (« Les actes »), 26 avril 2011 : Boniface Mongo-Mboussa, Alain Mabanckou et Léonora Miano (extrait)

Léonora Miano : Je lis beaucoup d'auteurs haïtiens, parmi d'autres. Mais je ne sais pas s'ils m'influencent... C'est aux critiques de le dire. Je connais bien le travail de Franck Étienne et de tas d'auteurs haïtiens connus et moins connus. Cela fait partie des littératures que j'aime, c'est de la littérature caribéenne. Je ne peux pas dire par contre qu'un auteur haïtien m'a influencé en particulier, plus qu'un auteur américain par exemple. J'ai lu autant les uns que les autres. J'ai lu avec avidité à partir de l'âge de 13 ans tout ce qui était littérature afro-diasporique, mais je suis incapable de dire s'il y en a un parmi tout ceux-là qui m'a plus influencée que les autres. Ils m'ont tous emmenée dans un univers que je cherchais parce que les littératures des diasporas africaines sont des littératures porteuses d'hybridité et que par mon parcours individuel je me sentais proche de cette hybridité. J'ai grandi au Cameroun, dans une famille où l'on ne parlait que le français, avec mes sœurs on regardait Goldorak et on trouvait ça normal. Parfois quand on sortait dans la rue il y avait une espèce de hiatus entre nous et le reste de la population, je ne sentais pas ce hiatus lorsque je lisais les auteurs caribéens ou afro-américains. Ils ont beaucoup compté pour moi, dans ma formation d'auteur. (...)

Je me considère comme un individu comme un autre, mais je me considère aussi comme un auteur noir. Je suis attachée à l'histoire qui a créé la catégorie « noir ». Cela ne me dérange pas, donc, que l'on dise de moi que je suis un auteur « noir ». Pour autant mon identité n'est pas soluble dans le noir. J'ai aussi une vie, une histoire propre qui influence ma sensibilité d'auteur. Tout cela forme un ensemble qui produit une littérature qui est la mienne. (...)

VIDÉOS

- [Présentation par l'auteure elle-même](#) de son livre *La saison de l'ombre* à la librairie Mollat, 13 août 2013, 4 min 39
- [Léonora Miano parle d'Aimé Césaire](#), 2 min 08, 23 mai 2014 pendant les Assises internationales du roman organisées par *Le Monde*.

DEUX ARTICLES DE FOND SUR L'ENSEMBLE DE L'ŒUVRE de Léonora Miano

- Sylvie Laurent, « [Le "tiers-espace" de Léonora Miano romancière afropéenne](#) », *Cahiers d'études africaines*, n° 204, 2011.
- Véronique Petetin, « [L'"afrophonie" de Léonora Miano](#) », *Études*, n° 9, septembre 2017, 83-92.

